

**RECENSION DU CIMENT DES CHOSES
DE CLAUDINE TIERCELIN**

Raphaël MILLIÈRE
(ENS, EHESS, Paris I)

S'il nous est permis de rappeler en ces pages le contenu des fameux « dix commandements du philosophe analytique gallique » de Pascal Engel (2001), rendons grâce à Claudine Tiercelin, nouvellement élue à la chaire de métaphysique et de philosophie de la connaissance au Collège de France, d'avoir particulièrement honoré le troisième en publiant *Le ciment des choses* en français, au risque de se priver du lectorat anglophone ; gageons également que le double événement que constituent cette nomination et cette publication, quelles que furent les polémiques stériles et éphémères qui les accompagnèrent, témoigne de la bonne fortune de la métaphysique analytique en France. Cela fait de nombreuses années que certains spécialistes français, au premier rang desquels Frédéric Nef et Jean-Maurice Monnoyer, défendent avec talent et pédagogie la cause d'une métaphysique rationaliste dont on n'avait cessé de claironner la mort¹; désormais, à l'heure où la philosophie analytique semble avoir acquis droit de cité dans la plupart des universités, nous assistons à l'émergence de véritables débats doctrinaux entre les métaphysiciens français, signe salutaire de l'épanouissement de leur discipline. L'ouvrage de Claudine Tiercelin atteste pleinement de cette maturité en défendant des thèses fortes qui engagent une vision claire et déterminée de l'avenir de la métaphysique.

« L'homme fait de la métaphysique comme il respire » : cette phrase bien connue d'Émile Meyerson (1934/2008), que l'auteur fait figurer au seuil de son introduction, ne doit pas nous abuser sur les difficultés à déterminer *comment* aborder *correctement* cette métaphysique que nous pratiquons comme M. Jourdain fait de la prose. Telle est bien l'épineuse question qui occupe le livre d'un bout à l'autre : « que savons nous de la réalité des choses ? » – et comment rendre compte de la possibilité d'une véritable connaissance métaphysique ? À bien des égards, *Le ciment des*

¹ Voir par exemple Nef (2004), notamment le deuxième chapitre, « La mort lui va si bien ».

choses est un livre de méta-métaphysique² agrémenté de nombreux aperçus sur l'histoire de la discipline, plutôt qu'un « petit traité de métaphysique » comme l'indique son sous-titre³. Le plan de l'ouvrage, divisé en quatre grandes parties, est révélateur. Il s'agit dans les trois premiers chapitres de faire successivement l'examen critique de nos illusions modales et de nos intuitions, du scientisme, et enfin du réalisme métaphysique. La majeure partie du livre est donc consacrée à ce que Claudine Tiercelin désigne d'emblée comme une « étape proprement thérapeutique [...] indispensable »⁴ (p. 18) – qui passe par l'identification et la critique des quatre principaux ennemis, relativistes, scientistes, néokantiens et sémanticiens⁵, dont elle emprunte la liste à E. J. Lowe (1998, p.3 sq.) – et à la détermination de la place exacte des sciences empiriques. Le dernier chapitre, enfin, propose d'appliquer positivement les leçons de ce parcours critique en se concentrant sur la question délicate des propriétés dispositionnelles ; la référence ironique à Kant dans ces « Prolégomènes à une métaphysique scientifique réaliste » souligne la dimension encore prospective de la réflexion menée, dont l'auteur ne fait pas mystère : il s'agit simplement de « présenter des pistes » et d'indiquer « en quel sens il [faut] encore travailler »⁶ (p. 378). À ce titre, *Le ciment des choses* est bien

² Claudine Tiercelin fait abondamment référence aux divers débats contemporains sur la méta-ontologie et ce que l'on appelle dorénavant la méta-métaphysique, qui sont notamment illustrés récemment par Chalmers *et al.* (2009). Elle reprend d'ailleurs la partition de l'ontologie en quatre grands questionnements établie par Mulligan (2000), dont le dernier correspond précisément à « la tâche, plus méta-ontologique, consistant à dire ce que devrait accomplir l'ontologie, ou encore comment il faut comprendre la question à laquelle elle est censée répondre et avec quelle méthodologie » (Tiercelin, *op. cit.*, p. 16). Dans *Le ciment des choses*, cette tâche coïncide largement avec les exigences complexes du « défi de l'intégration » dont il sera question plus loin.

³ L'effet d'euphémisation induit par l'adjectif « petit » systématiquement associé à « traité de métaphysique » dans l'ouvrage peut laisser perplexe : *Le ciment des choses* n'a rien d'un « petit » traité, ni par ses dimensions, ni par son ambition, bien que l'auteur attribue en dernière analyse les mérites d'une « humilité raisonnée » à sa perspective dispositionnaliste (p. 375).

⁴ Il est à nouveau question plus loin de cette « phase thérapeutique indispensable de l'enquête métaphysique » qui consiste notamment à « s'assurer [...] que les distinctions conceptuelles elles-mêmes ont un sens » (p. 275). Il ne faut bien sûr pas y voir une concession au « néo-wittgensteinisme » d'ailleurs associé par Tiercelin à une forme de néopyrrhonisme.

⁵ On reconnaîtra notamment, parmi ces adversaires d'hier et d'aujourd'hui, Peter Strawson du côté des néokantiens, Michael Dummett du côté des sémanticiens, et Tim Maudlin, James Ladyman et Don Ross du côté des scientistes.

⁶ Cf. aussi p. 252 : « Il me semble plus judicieux, pour présenter ce qui n'a d'autre ambition ici que d'être des *prolégomènes* à ce que devrait être, à mon sens, une métaphysique scientifique réaliste bien comprise, de montrer comment, sur un problème important et précis, peut se déployer une démarche comme celle dont je viens de tracer les contours : une démarche qui soit donc à la fois soucieuse de préserver l'analyse mais aussi d'être, sinon en accord, du moins pas en conflit direct avec certains résultats de la science contemporaine (au premier rang desquels, ceux de la physique). »

l'œuvre d'un bilan et d'un programme, qui aboutit à la nécessité d'esquisser les traits d'une métaphysique future pouvant se présenter comme science.

Dans cette entreprise de longue haleine, le problème que Christopher Peacocke a nommé « défi de l'intégration » (*integration challenge*) joue un rôle central : il s'agit de « la tâche générale consistant à fournir, pour un domaine déterminé, une métaphysique et une épistémologie simultanément acceptables et à montrer qu'elles le sont » (Peacocke, 1999, p.1). Cette tâche se traduit par la nécessité de concilier deux exigences trop souvent considérées de manière indépendante : (a) savoir clairement *comment* nous pouvons connaître les énoncés métaphysiques, et (b) pouvoir rendre compte des conditions de vérité qui doivent être satisfaites pour parvenir à cette connaissance⁷. En d'autres termes, tout métaphysicien sérieux devrait être capable d'expliquer simultanément la possibilité de la connaissance métaphysique et ce que signifie pour les énoncés qu'elle produit d'être *vrais*. Il semble que la considération du défi de l'intégration soit le meilleur moyen de miner les déflationnismes de toutes sortes, et de dissiper les mirages d'une métaphysique en apesanteur ; c'est ainsi qu'en toute cohérence avec un triple héritage rationaliste, pragmatiste et empiriste⁸, Claudine Tiercelin entend poser les bases d'une métaphysique scientifique réaliste accordant un rôle important à la science, à l'expérience mais également à l'analyse conceptuelle et à nos intuitions, que nous pouvons être amenés à réviser. Mais que signifie exactement « métaphysique scientifique réaliste » ? L'auteur soutient deux thèses corrélatives pour défendre cette conception ambitieuse de la métaphysique : (a) l'adoption du réalisme scientifique, qui passe par un rejet du positivisme scientiste, *et* – nous y reviendrons – du réalisme métaphysique⁹ ; (b) l'adoption du dispositionnalisme, qui passe par l'admission d'une forme d'essentialisme conçu comme « aliquidditisme ». On pourrait résumer la première thèse par le *leitmotiv* plaisant de la lutte contre le scientisme : « tenir compte de la science ne signifie pas s'en laisser compter par elle » ; nous devons refuser par un

⁷. « Nous devons concilier un compte-rendu plausible de ce qui est impliqué dans la vérité des énoncés d'un genre donné avec un compte-rendu crédible de la manière dont nous pouvons connaître ces énoncés, quand nous les connaissons effectivement. » (Peacocke, 1999, p. 1)

⁸. « Il convient [...] de voir si, et en quel sens, les catégories de notre pensée et de notre langage sont, non pas de simples 'fonctions du jugement', comme le pensait Kant, mais bel et bien le miroir des catégories de la *réalité*. L'enquête métaphysique suppose donc une investigation *a posteriori* et une confrontation avec les *sciences empiriques*. » (p. 54). Cette perspective correspond à une conception pragmatiste de la connaissance comme « *inquiry* ».

⁹. Le « réalisme métaphysique » est entendu classiquement comme la double thèse de l'existence du monde et de son indépendance complète par rapport à notre connaissance.

même geste instrumentalisme et idéalisme d'une part, réductionnisme physicaliste et éliminativisme d'autre part¹⁰. Quant à la seconde thèse, dont la discussion est présentée comme une mise à l'épreuve des considérations critiques et méthodologiques de la première partie du livre, elle consiste à reconnaître la réalité des propriétés dispositionnelles, contre le « réductionnisme catégorique » (qui réduit les dispositions à des bases catégoriques microstructurelles, notamment au moyen de la relation de survenance), et à poser l'existence d'une essence véritable des choses, contre le « réductionnisme modal » (dont la stratégie générale vise à réduire l'essentiel au nécessaire)¹¹.

La critique du réalisme métaphysique constitue peut-être la position la plus originale du livre, avec l'essentialisme « aliquiditiste » sur lequel nous reviendrons brièvement ; on a tôt fait d'assimiler l'ensemble de la métaphysique analytique contemporaine à une position réaliste de bon sens (*commonsensical realism*), qui a jadis fédéré Russell et Moore dans la lutte contre l'idéalisme britannique¹². Claudine Tiercelin rappelle la position de Franck Jackson (1998) qui considère que l'un des problèmes centraux en métaphysique est un problème de « localisation » (*location problem*) : « Les métaphysiciens souhaitent parvenir à un compte-rendu complet de certains objets d'étude – l'esprit, la sémantique, ou, de manière plus ambitieuse, tout – dans les termes d'un nombre limité de notions plus ou moins basiques » (Jackson, 1998, p. 4). Or, pour une propriété

¹⁰ Même si, comme le montre l'auteur, il faut bien faire la part des choses entre le simple réductionnisme et l'éliminativisme strict – et ne pas céder trop vite aux sirènes du « consensus antiréductionniste ».

¹¹ La division du livre entre une partie principalement « méta-ontologique » et une seconde partie consacrée à l'application des résultats de la première par l'étude d'un problème particulier ne manque pas d'évoquer le plan de l'excellent ouvrage de John Heil (2003/2011) ; le parallèle est d'autant plus flagrant que Heil, reprenant les thèses de C.B. Martin, fait grand cas du débat sur les dispositions. Si Claudine Tiercelin refuse d'ailleurs le « monisme biface » de Martin et Heil (toutes les propriétés sont à la fois catégoriques et dispositionnelles), on peut regretter que la discussion ne soit pas plus détaillée. Il ne nous semble pas, en l'état, que sa critique – qui consiste, en un mot, à dire que le « monisme biface » n'est jamais qu'un monisme édulcoré et déguisé, incapable de rendre compte de la différence réelle entre le catégorique et le dispositionnel – soit vraiment dirimante. Même s'il est impossible de développer suffisamment ce point dans l'espace réduit d'une recension, notons que ce type d'objection est adressé par Heil lui-même dans son livre.

¹² Cet état des lieux conduit bon nombre d'auteurs à penser que si le réalisme est en cause, la métaphysique l'est également. C'est d'ailleurs sur ce point précis que porte la critique de Putnam par Tiercelin : en refusant le réalisme métaphysique, il refuse « toute interrogation métaphysique quelle qu'elle soit », jetant par là, à son corps défendant, le bébé « avec l'eau du bain » (p. 244). Suivant en cela une remarque de John Heil, Claudine Tiercelin montre que non seulement le philosophe qui refuse le réalisme métaphysique peut rendre compte *métaphysiquement* de sa position, mais encore qu'il y a « d'autres solutions réalistes possibles en dehors du 'réalisme métaphysique' » (p. 245).

quelconque d'un objet donné (qu'elle soit sémantique, mentale, sociale, économique, etc.), le « problème de la localisation » à l'égard de cette propriété consiste à expliquer comment et pourquoi elle doit ou non figurer dans notre explication scientifique du monde. Une réponse possible est *l'élimination* : la propriété en question n'a aucun rôle dans l'explication scientifique. Mais elle peut aussi être implicitement contenue dans celle-ci, de telle manière qu'elle soit sémantiquement impliquée par un fait physique (pour reprendre l'exemple de Jackson, la relation « plus grand que » est implicitement contenue dans l'énoncé « Jean mesure 1,80 m. et Pierre mesure 1,70 m. ») : dans ce cas, l'explication met en jeu la *réduction* d'une propriété ou d'une relation à une autre. Selon Tiercelin, le double questionnement épistémologique et métaphysique tiendrait ainsi pour une large part de l'interprétation du clivage entre apparence et réalité – c'est-à-dire de la situation précise de la ligne de frontière qui court entre l'élimination et la localisation (réductionniste ou non). Ce problème s'articule étroitement au débat souvent caricaturé sur l'indépendance du monde extérieur. Le réaliste scientifique doit naviguer entre les deux écueils d'un réalisme trop radical (le monde est *absolument* indépendant de notre connaissance¹³) et d'un réalisme trop « mou » (qui confine à l'idéalisme). En s'appuyant sur la critique putnamienne du réalisme métaphysique, l'auteur entend concilier un réalisme modéré et le refus du scepticisme. Cette position passe par l'admission en métaphysique du principe du *faillibilisme* et de l'enquête empirique, qui destitue la conception surannée d'une reine des sciences universelle et apodictique : sur le modèle de la science, l'ontologie doit procéder par hypothèse, en privilégiant une méthode abductive¹⁴. Cette attitude suppose également de mener une réflexion serrée sur les liens entre nos facultés cognitives et la réalité, c'est-à-dire entre ce qui est normatif et ce qui est naturel, car le ciment des choses est « *aussi bien la nature que l'intellect* »¹⁵. Le projet de

¹³. « Rares sont les métaphysiciens (sinon quelques naïfs ou dogmatiques) qui soient encore obnubilés par la recherche de vérités éternelles et universelles sans aucun rapport avec une perspective humaine. La grande majorité, au contraire, cherche à comprendre notre relation avec le réel, ce que l'on ne peut faire qu'en partant de l'endroit où l'on est, et non d'un 'point de vue de nulle part'. » (p. 19). Notons qu'un philosophe « continental » tel que Quentin Meillassoux se range sous cette catégorie minoritaire des chercheurs d'absolu, et considérerait pour sa part la position de Tiercelin comme une forme de « corrélationisme ».

¹⁴. « Je suggérerai [...] d'entendre l'abduction, dans l'esprit où l'entendait Peirce, comme une inférence à une *bonne* explication, dont le rôle serait d'énoncer 'quelles sont les opérations de révision de croyance qui sont adéquatement impliquées dans le choix d'hypothèses que l'on considère *sérieusement* sans nécessairement les accepter'. » (p. 241 ; citation de Walliser *et al.*, 2002)

¹⁵. C. Tiercelin, *op. cit.*, p. 13. On mesure la relative marginalité de cette position quand [-->

Tiercelin est particulièrement intéressant en ce qu'il tire les leçons de l'antiréalisme tout en refusant ses conséquences antimétaphysiques – Peirce étant le héros de cette troisième voie¹⁶.

En dernière analyse, *Le ciment des choses* s'interroge sur ce qui fait « tenir les choses ensemble » (p.347), c'est-à-dire sur le « *fundamentum* » réel des propriétés. La solution de Claudine Tiercelin passe par l'adoption d'une forme d'essentialisme modéré qu'elle désigne par le terme « aliquidité ». Cette position insiste sur l'indétermination de l'essence des choses, en s'inspirant de la doctrine scotiste de la « Nature Commune »¹⁷ ; l'essence, en tant qu'essence, n'est ni universelle ni singulière : elle est universelle dans l'esprit et singulière dans les choses extérieures à l'esprit. Selon l'auteur, il est nécessaire de fonder sur ce type d'« aliquidité » la généralité logique, « et, sur le plan physique, la quiddité des choses » : si toutes les propriétés sont, comme le pense Claudine Tiercelin, *essentiellement* dispositionnelles, c'est-à-dire si l'essence matérielle des choses est réductible à une somme de pouvoirs causaux, alors il est nécessaire qu'il existe *quelque chose* de plus qui fasse tenir ensemble ce « faisceau » de dispositions. L'essence, ainsi comprise, répond

l'auteur la glose en terme d'« harmonie » entre nos schèmes conceptuels et le monde, souscrivant par là, si l'on peut dire, à une forme de para-kantisme, c'est-à-dire à la troisième voie envisagée un temps par Kant avec le projet avorté d'un « système de préformation de la raison pure » : nos catégories seraient des dispositions de notre esprit qui nous mettent dans une affinité immédiate avec la réalité.

¹⁶ Saluons, à ce propos, le travail de redécouverte de Peirce, et en particulier du Peirce métaphysicien si méconnu en France, accompli par Claudine Tiercelin. *Le ciment des choses* fait la démonstration de l'actualité saisissante des idées du philosophe américain, dont on peut espérer qu'il acquerra un jour la place qu'il mérite dans les programmes scolaires. Le passage fort intéressant sur son analyse du problème des universaux tord ainsi le cou à certains préjugés contemporains : comme le rappelle Peirce, il est fallacieux d'assimiler de manière expéditive les universaux aux Formes platoniciennes, car l'alternative ne se situe pas entre la thèse que les universaux n'existent pas en dehors de nos mots et de nos concepts (*esse in anima*) et celle qu'il existent effectivement *en dehors* de ceux-ci (*esse extra animam*). Il est peu controversé que les universaux sont des mots et des concepts ; il s'agit plutôt de savoir s'ils ne sont *que cela*. Or certains philosophes contemporains se contentent de simplifier outrancièrement le débat médiéval en le ramenant à un débat autour de l'*existence* ou de l'*inexistence* des universaux. Comme l'écrit encore Tiercelin, « quand un réaliste scolastique [...] affirme que les universaux sont *réels*, il ne veut pas dire qu'ils *existent* et qu'on peut les découvrir comme un crabe sous un rocher. » (p. 204). En termes contemporains, on voit que le débat tient largement au problème de la *vérification* des énoncés vrais portant sur les universaux ; il revient à Peirce d'avoir rappelé que « la question du réalisme et du nominalisme [...], c'est la question de savoir jusqu'où les faits réels sont analogues aux relations logiques et pourquoi » (Peirce, 1931-1958, 8.18).

¹⁷ Selon Duns Scot, la Nature Commune se caractérise par l'indifférence à l'égard toutes les déterminations possibles de l'objet : dire que l'humanité est commune à Pierre et à Jean, c'est dire que c'est la même humanité qui est « dans » Pierre et « dans » Jean, sans pour autant être *propre* à Pierre ou à Jean – c'est-à-dire en restant neutre vis-à-vis des déterminations individuelles de Pierre et de Jean. Dire que cette humanité commune est *réelle*, ce n'est pas dire qu'elle possède une quelconque existence indépendamment des hommes (voir note 16).

à la définition dynamique qui fut celle de Pierce et non celle de Duns Scot : il s'agit d'une « disposition générale à se comporter dans certains types de circonstances » (p. 354). On peut s'interroger légitimement sur le pouvoir explicatif réel du recours à l'aliquiddité, et se demander en quoi son postulat permet de résorber effectivement le caractère mystérieux du « ciment des choses ». Un développement plus précis sur la nature de ce lien, émondé des références historiques à Duns Scot et à Peirce, aurait sans doute contribué à clarifier la nature de cette entité surnuméraire que l'auteur nous enjoint à adopter à l'appui de son réalisme dispositionnel : on peut donc regretter la relative brièveté du traitement de l'aliquidditisme, au regard de l'importance des sections consacrées à des sujets moins centraux par rapport au propos métaphysique de Claudine Tiercelin.

Cette perspective d'ensemble appelle quelques réserves supplémentaires. Aussi brillant et audacieux que soit le projet de l'auteur, les effets d'annonce récurrents liés à sa perspective programmatique peuvent susciter une certaine frustration, chaque fois qu'une question est éludée dans la promesse d'un développement ultérieur¹⁸. Ce sentiment est corrélé à l'orientation préparatoire ou propédeutique des trois premiers chapitres qui constituent la majeure partie de l'ouvrage, si bien que le lecteur peut avoir l'impression d'arriver au cœur de son sujet métaphysique à l'orée de la sous-section 4.6 – qui reprend d'ailleurs significativement le titre du livre –, une dizaine de pages avant la conclusion. On peut se demander, à cet égard, si la prolifération des références à la fois historiques et contemporaines ne finit pas par desservir l'enjeu argumentatif : il est certes important de situer les enjeux de l'entreprise dans le paysage des débats actuels et dans l'histoire complexe de la métaphysique, mais la multiplication systématique des citations semble aller parfois aux dépens de la concision du propos¹⁹. Le lecteur soucieux de trouver dans cet ouvrage un aperçu général des positions de Claudine Tiercelin sur les principaux débats de la métaphysique

¹⁸. « J'ai indiqué, à plusieurs reprises, en quel sens il faudrait encore travailler, si l'on voulait répondre de manière satisfaisante au défi de l'intégration, sur le seul plan métaphysique : améliorer les conditions d'identité des propriétés ; mieux cerner à présent la nature de ces propriétés ; déterminer, en particulier, s'il vaut mieux les concevoir sur le modèle de faisceaux de tropes ou plutôt, comme je tendrais à le penser, sous la forme d'universaux structurels. Et l'on n'a évidemment rien dit ici de toutes les questions qu'il convient d'aborder relativement aux propriétés autres que les seules propriétés naturelles (par exemple, dès que nous entrons dans les domaines de la biologie, des personnes, ou des réalités sociales). » (p.378)

¹⁹. Ainsi de la convocation constante de Putnam dans les chapitres sur le scientisme et sur le réalisme, pas simplement à l'appui d'une critique, mais presque à titre de « cas » (quand il est question par exemple du détail de son parcours). La longueur de la bibliographie (trente-six pages pour un ouvrage qui en fait moins de quatre-cent) témoigne de cette profusion, les [-->]

contemporaine sera donc à la fois comblé et déçu : comblé, car il y trouvera des discussions approfondies sur la nature de la connaissance métaphysique, la méthode des métaphysiciens, le rôle de la science, les modalités, le réalisme, l'essentialisme et les dispositions ; déçu, car nombre de problèmes plus précis sont laissés en suspens²⁰.

Le ciment des choses est un livre érudit, qui témoigne d'une grande maîtrise de l'histoire de la philosophie – en particulier de la philosophie médiévale et moderne –, de la prolifique littérature contemporaine – notamment bien sûr de la métaphysique analytique, de la philosophie de la connaissance et de l'esprit –, et enfin de l'actualité des sciences naturelles – surtout de la physique théorique. Claudine Tiercelin impressionne par son aisance à naviguer dans le vaste corpus qu'elle convoque, par la fermeté de ses positions et de ses critiques, et par la détermination des thèses parfois audacieuses ou marginales qu'elle défend pour paver la voie à une métaphysique scientifique réaliste, souscrivant à la double exigence de réconcilier d'une part « image manifeste » et « image scientifique » du monde (Sellars), d'autre part « philosophie de l'intellect » et « philosophie de la nature » (Meyerson). Mais c'est également un livre à la fois vaste et dense, dont les méandres risqueront d'égarer un lecteur inattentif ou innocent des débats métaphysiques récents. Si l'auteur dit préférer, en métaphysique, « les soieries aux cotonnades », il n'y faut guère voir de concession à l'agrément, mais bien plutôt la promesse d'une attention méthodique et scrupuleuse aux aspérités du réel.

Références

- Chalmers D., Manley D. et Wasserman R. (2009) - *Metametaphysics : New Essays on the Foundations of Ontology* (Oxford University Press)
- Engel P. (2001) - La philosophie analytique en France: un bilan institutionnel (in Pelletier J. et Proust J., *La normativité : Actes du 3ème colloque de la SOPHA*. Presses universitaires de Caen)
- Jackson F. (1998) - *From Metaphysics to Ethics: A Defence of Conceptual Analysis* (Clarendon Press)

quatre références les plus massives étant, dans l'ordre chronologique : Duns Scot, Peirce, Meyerson – auquel l'auteur emprunte l'expression de « ciment des choses » – et Putnam. En ce qui concerne les discussions historiques nombreuses, elles reprennent une grande partie des réflexions sur l'histoire de la métaphysique de Tiercelin (1995).

²⁰. À titre d'exemple, on peut regretter que le débat sur les tropes ne soit mentionné très allusivement qu'à la page 378 (voir note 16).

- Heil J. (2003) - *From an ontological point of view* (Clarendon Press, trad. fr. de Berlioz D. et Loth F., *Du point de vue ontologique*, Ithaque, 2011)
- Lowe E.J. (1998) - *The Possibility of Metaphysics : Substance, Identity and Time* (Oxford University Press)
- Mulligan K.(2000) - Métaphysique et ontologie (in Engel P. (dir.), *Précis de philosophie analytique*, PUF, p.5-33)
- Meyerson E. (1934) - De l'analyse des produits de la pensée (*Revue Philosophique* vol.118(9), repris in E. Meyerson, *Essais*, Paris, Corpus des œuvres en langue française, 2008)
- Nef F. (2004) - *Qu'est-ce que la métaphysique* (Paris, Gallimard, Folio essais)
- Peacocke C. (1999) - *Being Known* (Oxford University Press)
- Peirce C.S. (1931-1958) - *The Collected Papers of C. S. Peirce* (Harvard U. P. - les références sont données par le numéro de vol. suivi du numéro de paragraphe)
- Tiercelin C.(1995) - La métaphysique (in Kambouchner D. (éd.), *Notions de philosophie*, vol. 2, Gallimard, p. 387-500)
- Walliser B., Zwirn D. et Zwirn H. (2002) - Abductive Logic in a Belief-Revision Framework (in *Cahiers du Centre de Mathématiques et de leurs Applications*, vol. 14, p. 1-32)